

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 13

Artikel: Superstition
Autor: Doron, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219423>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin mars.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques postaux II. 1160.

LE BONIVARD

LE suis allé lui présenter mes regrets, à ce vieil ami. Oh ! les beaux jours d'autrefois ! Sa course se faisait rapide, entre les deux extrémités du lac. Il partait à midi, en été, du port d'Ouchy, inaugurant les services d'express. A 4 ½ heures, il était de retour à Ouchy, venant de Villeneuve, et filait sur Evian, Thonon, Nyon, Genève. Au débarcadère, les flâneurs voyaient aller et venir cette foule cosmopolite déjà, qui semblait si heureuse de voyager sur l'eau azurée, en face des belles montagnes de Savoie et de la ville aux trois collines. Sans doute, il n'y avait pas que des heureux parmi ces gens fumant de gros cigares ou exhibant des bijoux. Peut-être, plusieurs étaient-ils malades, neurasthéniques, mais l'ambiance paraissait si douce : Le bonheur de vivre ! Oh ! ce cher Bonivard a aidé pas mal d'âmes en peine à réagir et à oublier, en se chauffant au soleil sur de modestes banquettes, recouvertes de coussins rouges, les misères quotidiennes. Ces dernières années, atteint par l'âge — non par les infirmités — il ne parut plus suffisamment charmeur pour conduire les brillantes cohortes « d'étrangers ». On lui réserva la clientèle indigène, disons mieux, riveraine. Les toilettes tapageuses qu'il abrita si longtemps dans le salon des premières firent place aux robes frustes des sympathiques et vaillantes savoyardes venant le mercredi et le samedi, courbées sous leurs hottes, alimenter le marché de Lausanne, tandis que de cette ville, on empruntait son pont pour aller, de haute côte, jouer du bénéfice du change. Maintenant, un stupide accident a brisé sa carrière. On ne lui permettra plus peut-être que des travaux d'infirme. N'importe, il a eu plus de chance, somme toute, que le Winkelried, dont la carcasse s'est débitée pendant la guerre, que l'Helvétie, si belle et si vite oubliée, que le Rhône, coulé par le Cygne...

Circonstance bizarre : le Bonivard a risqué de transmettre le feu meurtrier à l'Evian, amarré à côté de lui, c'est-à-dire à l'ancienne Suisse, respectivement ancien Mont-Blanc, dont la chaudière sauta en 1892... affreux détails.

Des vieux de la vieille, c'est le Léman qui reste. Sa cloche — pourquoi donc ne sonne-t-on plus les cloches des bateaux — est toujours là, avec son millésime : 1826 !

L. M.

Chacun son tour. — Le docteur ouvre la porte de son cabinet et demande :

— A qui le tour ?

Deux dames se lèvent ; chacune veut passer la première. Le docteur intervient :

— C'est à la personne qui attend depuis le plus longtemps.

— Alors, c'est à moi, s'écrie un monsieur assis dans un coin... Je suis votre tailleur, je vous ai livré deux complets, il y a trois ans !



LOU POUROU PITIT BRÉ

(Histoire vraie). — Patois de La Vallée.

Se chante sur l'air de :

Ils sont trois qui suivent
Le vieux pont du Rhin.

Su la raiss' dè Pliânou,
Bénai,¹ bonn ovrin
Ribâvet² tot crânou
Dai lou grand matin.

Suzon sa bouébetta,
— Ein étai-te fiè ? —
Chéz ans, bliiondinetta,
Lévé vint dzoyé.

Trâi lames danchévont,
Mordzâyont lou bou ;
Einsambliou grînchèvont,
Avancè tso pou.

Avoué sa poupetta³
S'eincoblie Suzon ;
Loudza⁴ la felietta
Pernyé lou raisson.⁵

Lou bré, d'on coup d'âla
L'a ché sein peguê,
Roûni⁶ à râ l'èpôla.
Quoui y érait kiuguê ?⁶

Dèzo lè grand z'âbrou,
Ao pyé dâo hliotchê,
Tot frèmessè d'âfrou,⁷
Lou bré l'ant catché.

Dè totè lè fôusse
Dâo tsamp dè Publi,
L'è la myé revoussa,⁸
Cllia dâo bré dzouli.

A pâina terrain tset
Ao fond dâo vallon,
Suzon sè dèpatsè
Dè traîré sahlion.⁹

Sovè miyounetta,
V'èta dè bazin
De sa man fâiblietta
Taillè lè rozin.¹⁰

Tui lè dzè s'arrâitont
Ein passeint pè lè
Et la tomba vouâtont
Dâo bliian pitit bré.

A. P.

¹ Benoît. ² Sciait. ³ Poupée. ⁴ Glissa. ⁵ Soieure.⁶ Pensé, cru. ⁷ Horreur. ⁸ Soignée. ⁹ Arracher les sarclons. ¹⁰ Rosiers.

Extrait d'un rapport de police. — Ce jeune homme a toujours mené une vie de bâton de chaise, dont le dossier est chez le juge informateur.

SUPERSTITION

NOUS avons été tellement secoués ces onze dernières années que notre système nerveux en a quelque peu souffert. Notre imagination, cette folle du logis, hantée par mille reminiscences affolantes des temps de guerre, a de la peine à se tenir coi. Elle s'en va fourgonnant dans les recoins, tisonnant à gauche et à droite, comme s'il n'y avait pas déjà assez d'instabilité et de feu dans le monde. Mais voilà, le mal engendre le mal et, en ce cercle vicieux, il est bien difficile de rompre la chaîne quand elle ne s'épuise pas d'elle-même, faute de matériaux.

L'imagination, rendons-lui cependant cette justice, n'est pas que l'esprit malfaisant qui ravit à l'homme son équilibre ; elle est aussi cette rosée des cieux qui féconde les idées maitresses et soutient les œuvres surhumaines.

Dans mon village, on n'est plus guère superstitieux en temps normal. La génération qui a grandi alors que le régent, M. V..., un pédagogue de grande envergure et, cela va ensemble, un homme qui avait le cœur à la bonne place, mouillait de main de maître la mentalité de la jeunesse, cette génération, dis-je, ne croit plus aux revenants. Les spectres, qui autrefois exécutaient leurs sarabandes endiablées à la grange de l'Ochette ou autour du château, ont peu à peu quitté la contrée et maintenant c'est tout au plus si le tireur, le matin de l'abbaye, voit avec déplaisir une vieille femme à l'air grincheux ou un chat noir croiser son chemin. Je sais bien que de temps à autre, devant une coïncidence frappante, il se produit que, pour s'excuser de certains frissons ressentis dans le dos, on se souvient des hommes d'esprit et des grands généraux qui furent non pas grossièrement, mais légèrement superstitieux. N'est-ce pas Victor Hugo qui avait une sainte terreur du chiffre 13 ? Et Napoléon I^{er} ne voyait-il pas plus souvent qu'à son tour des augures bons ou mauvais se dresser devant sa destinée ? Du reste, Victor Hugo n'était pas le seul à craindre le chiffre 13 et ses funestes effets. Avec tant d'autres, Gabriele d'Annunzio, le vaillant commandant des arditti de Fiume, abhorre encore à cette heure ce nombre avec ardeur. Le compositeur Massenet qui prévoyait sans doute qu'il devait mourir un 13 d'une année dont les chiffres additionnés donnaient 13 au total (13 août 1912), numérotait la page 13 de ses manuscrits par 12 bis ! Chacun sait aussi que les hôteliers qui connaissent leur clientèle ont grand soin d'éliminer le 13 de la numérotation de leurs chambres.

Moi-même, je suis contraint de reconnaître, pour la justification des grands et petits hommes un tantinet superstitieux, que les vendredis 13 février et 13 mars de cette année, il est mort quantité de personnes et que le vendredi 13 novembre prochain, il en mourra certainement encore un grand nombre. Mais tout compte fait, ne pensez-vous pas que ceux qui, pour une raison ou une autre, auront à se plaindre de ces trois vendredis seront beaucoup moins nombreux — disons 3/365 contre 362/365 — que ceux à qui ces trois jours n'auront causé aucun tourment ? D'ailleurs à ces trois dates, n'y aura-t-il pas autant de naissances que de décès ? Pour moi, je commence à croire que toutes ces histoires fatidi-

ques de vendredis, de 11, de 13, d'araignées, de chats noirs, etc., etc., tirent leur réputation d'un fait extrêmement simple et quelque peu apparenté à ce qui contribue à l'érection du piédestal sur lequel trônent les faux prophètes de tous genres dont nous sommes entourés. Quand les dires de ces voyants sont exceptionnellement confirmés par les faits, ces Messieurs et leurs partisans s'empressent de le crier à tous les vents et surtout de le resasser à satiété; lorsqu'ils ont tort, ce qui est beaucoup plus fréquent, ils se taisent prudemment et personne ne prend garde à leur mésaventure. Si, par hasard, quelqu'un les surprend en défaut, ils ont force excuses à leur disposition, car toute règle a ses exceptions, répètent-ils avec les sages. C'est pourquoi la renommée de ces faux prophètes a des racines si profondes! Goethe s'exprimait à peu près dans le même sens sur le compte des médecins qui lui inspiraient cette réflexion mordante:

— Le soleil éclaire leurs guérisons, mais la terre cache leurs exécutions!

Tout cela me remémore une journée du printemps 1918 où, si je n'avais pas été tout imbu de la mentalité de mon village, je crois bien que je n'y aurais pas tenu. Voilà, sans rien broder, comment j'ai été à deux doigts de devenir ce jour-là foncièrement superstitieux. Je devais aller relancer un mauvais client, un Allemand de Prusse, fier et apparemment sans scrupules, en séjour pour affaires dans un des premiers hôtels de Vitznau, au lac des Quatre-Cantons. L'affaire était telle que je fus autorisé à me faire accompagner par l'agent de police de Weggis, le village voisin. A Lucerne, le matin avant de dîner et de m'embarquer sur le bateau, je m'en fus en balade autour du mur d'enceinte et de ses trois tours pittoresques dominant la ville au Nord-Ouest. En rentrant, ne fallut-il pas que je casse la canne de mon parapluie sur lequel je ne m'étais appuyé pourtant que légèrement, ma petite personne ne pesant pas cent kilos, tant s'en faut. Sans trop approfondir cette contrariété, je fis faire la réparation nécessaire chez le premier marchand de parapluies rencontré.

Une heure plus tard, assis à une table du buffet de la gare en face d'un ami, je mâchais avec appétit un croûton de pain en attendant le potage. Tout d'un coup, quelque chose craque dans ma bouche et un corps dur roule sur la langue. Une dent, une véritable, venait tout simplement de se briser. — Tiens, dis-je, il faut que tout se casse aujourd'hui. C'est fâcheux, car je ne puis remplacer la dent aussi facilement qu'une canne de parapluie. Néanmoins, le dîner, malgré ce second contre-temps, me parut bon et je me serais tranquilisé si un quart d'heure plus tard un autre sinistre craquement ne s'était fait entendre dans une rangée de verres à vin déposés les uns dans les autres au bout de la petite table où précisément nous mangions. Il n'y avait eu aucun tremblement, aucun mouvement capable d'ébranler la table et cependant le verre soutenant la pile la plus rapprochée de moi s'était fendu du haut en bas. Cette fois, vraiment, je n'eus plus envie de plaisanter. En moins de deux heures, je venais d'assister, impuissant, au bris de mon parapluie, d'une dent précieuse et d'un verre à vin que personne n'avait touché, choses qui, même isolées, ne m'étaient jamais arrivées. Ce nombre de trois me paraissait avoir aussi quelque chose de particulièrement significatif. En plus, nous étions en plein vendredi, comme mon compagnon me le fit remarquer d'un ton qui avait l'air de prédire calamités et catastrophes.

Sur le bateau, je ne pus m'empêcher d'être un peu préoccupé. Ma mission n'était pas agréable. De quel bois se chauffait aussi l'individu que j'allais surprendre? Et puis le temps n'avait rien de gai; le ciel était très sombre. Des nuages opaques, lourds de l'eau qu'ils s'approprièrent à déverser avec abondance, se traînaient sur le flanc des montagnes. Le lac lui-même, si bleu d'ordinaire, avait une couleur livide, tachée par ci par là de plaques lugubres.

On toucha sans encombre le débarcadère de

Vitznau où le gendarme m'attendait. Dix minutes après, nous frappons à la porte de mon client. Le temps qui s'écoula jusqu'à ce qu'on vint ouvrir fut pour moi plein de visions effrayantes. On a beau être en compagnie d'un agent de police, on ne sait jamais à qui sera destinée la première balle. En pensée, je voyais déjà une figure rageuse, des yeux injectés de sang et un browning braqué sur nous. Enfin bref, la porte finit par tourner sur ses gonds. Nous avions attendu cinq longues minutes, pendant lesquelles notre Allemand, pensions-nous, devait avoir pris toutes ses précautions. Au lieu d'un, deux jeunes hommes, de taille élancée, flanqués d'un dogue énorme, nous reçurent. Le chien s'avança, je crus qu'il allait me sauter à la gorge. Toutefois, la forte main de son maître le retint et le fit disparaître. On nous fit entrer. Sans être cordiale, la réception, après le préambule énergique de circonstance, ne fut cependant aucunement dépourvue d'aménité. On s'expliqua en toute franchise, compulsés des documents, on fit des calculs et avant de repartir nous obtinmes pleine et entière satisfaction, pendant que de grosses gouttes de pluie venaient s'écraser contre les fenêtres comme si elles avaient voulu laver tous les péchés d'Israël.

Malgré les augures, aussi impressionnants par leur nombre que par leur uniformité, tout se passa donc sans incident et la rentrée s'accomplit dans les mêmes conditions.

Depuis lors, quand des « signes » m'apparaissent, dussent-ils être superposés comme à Lucerne, je ne puis m'empêcher de songer à ce vendredi et à l'inanité de mes appréhensions. Et puis, croyez-m'en, le fait de sortir d'un village où les gens ont la conscience tranquille, un grain de bon sens et même, lorsque c'est opportun, un tant soit peu de prudence, vous met à l'aise quoi qu'il arrive.

Jean Doron.

LA BOITE DE CONSERVES

 OMME en se privant, avec opiniâtreté, sa mère vient de lui acheter une paire de galoches neuves, il profite de sa première sortie sur le chemin de l'école pour les essayer.

Le hasard indulgent a mis précisément sous ses pas une boîte de conserves abandonnée. Un coup de pied dextrement appliqué la fait voler à dix mètres de là. La fuite du gibier de métal met en joie le chasseur en herbe. Il fond sur le récipient qui n'en peut mais, le défonce et le carambole de nouveau.

De droite, de gauche, en guingois, la boîte se comporte comme une poule affolée. Son bourreau ne lui laisse pas de répit. Où qu'elle se réfugie, le béliet de cuir surgit, vivant ressort de catapulte, et fait carillonner lamentablement son derrière crevé.

Cela devient au long des pavés, une cavalcade chaudronnante et sonore. Les chiens hurlent, les enfants crient, les vieux, réveillés en sursaut, évoquent en chevroant tous les diables d'enfer.

L'ouragan à cartable n'en a cure. Rouge, suant, casquette de travers et lacets dénoués, il continue dans le lointain sa poursuite apocalyptique jusqu'au seuil de la caserne rébarbative où l'attend la leçon.

Il hésite un instant, partagé entre le plaisir de courir et le respect de la discipline, puis d'un dernier coup de sa galoche déchirée, sombre, vengeur, muet, il envoie la martyre dans les jardins, là-bas, au cœur de l'anonyme.

Les bonnes langues. — Quelques messieurs disaient des charmes d'une femme de leur connaissance, un peu dépourvue de charmes physiques.

— Ah! mon Dieu, dit le premier, elle est plus plate qu'une lame de rasoir.

— Voûtée comme elle est, renchérissait un second, elle ressemble à un saule pleureur.

— Résumez-vous, Messieurs, dit un troisième, et dites que c'est une... sole pleureuse.

Entre bonnes amies. — Ma chère, veux-tu me permettre de te présenter mon fiancé?

— Mais certainement. Tous ceux que je t'ai connus étaient charmants!

LES PATOIS ROMANDS

Notre fidèle collaborateur Mérine a déjà parlé ici du « Glossaire des patois romands ». Il en a parlé en termes chaleureux, comme il convenait. Mais étant donnée l'importance de cette publication et l'intérêt qu'y porte le « Conteur » et tous ceux qui aiment notre pays et les choses de chez nous, nous croyons pouvoir revenir sur la question et reproduire le très intéressant article qu'a publié, dans l'« Educateur », notre non moins fidèle collaborateur patois, Marc à Louis.

* * *

La Suisse romande existe-t-elle encore? Telle est la question, reprise de Samuel Cornut, que se pose M. Arthur Piaget, président de la commission philologique du « Glossaire des patois de la Suisse romande ». Si elle existe? monsieur Piaget. Regardez plutôt la couverture de l'« Educateur », organe de la Société pédagogique de la Suisse romande, y lit-on. Est-ce là, pour les instituteurs, seulement une expression géographique ou historique? Elle est cela sans doute, mais elle est mieux que cela pour eux. C'est un esprit dont les divers cantons romands sont le corps. C'est une pensée dont ils sont le sourire, selon l'expression de Mistral; un parfum fait de toutes les fleurs écloses sur les sols vaudois, neuchâtelois, valaisans, fribourgeois, jurassien ou genevois; une famille spirituelle enfin, qui a son génie, celui que Juste Olivier devinait caché dans nos montagnes, dans nos forêts, dans nos sillons, dans nos ceps, et qui s'est « matérialisé » dans notre langage commun.

Car il y a eu une fois, vers les temps du second royaume de Bourgogne, un parler romand autochtone. A cette langue, issue du latin vulgaire, pour qu'elle durât et fût une, il a manqué une littérature. Les circonstances régionales ont favorisé sa diversité, « son génie », comme dit Joseph de Maistre, se mouvant de tous côtés pour chercher ce qui lui convenait. Supplément par le français, elle est devenue patois, sans cesser jamais d'incarner l'âme de nos pères. Elle chante encore en nous qui l'avons oubliée. Liauba! En l'entendant là-bas, sur la terre étrangère, les Cent-Suisses sentaient une larme rouler au bord de leurs moustaches grises et désertaines.

Un jour, on s'aperçut qu'elle allait disparaître et qu'un saire fait de l'esprit nouveau et tentaculaire du français allait la recouvrir à jamais.

Eh quoi! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace? s'efforcèrent alors quelques bons esprits:

Dans son éclat, dans sa fraîcheur,

Avant qu'elle nous laisse,

Embaumons-la, forme et couleur,

La frêle enchantresse.

Et, comme autrefois au Grütli, trois Suisses se levèrent: M. Gauchat, de l'Université de Zurich, déjà connu par sa thèse sur le patois de Dompière, MM. Jeanjaquet et Tappelet, l'un professeur à Neuchâtel, l'autre à Bâle. Ils jurèrent de ne pas se séparer avant d'avoir recueilli « l'âme de nos pères prête à s'envoler ». Ils se mirent à l'œuvre. Ils s'adjoignirent d'abord un enquêteur infatigable, chargé de rassembler les noms propres de lieux et de personnes, M. le professeur Muret, à Genève. Ils intéressèrent à leurs travaux les autorités fédérales et la Conférence romande des conseillers d'Etat, chefs des Départements de l'instruction publique. Ils débrouillèrent tous les matériaux qu'avait déjà accumulés la piété patriotique des doyens Henchoz et Bridel, de Mme Odin, à Blonay, de Louis Favre pour ne citer que les principaux. Tout ce qui avait paru en patois fut analysé, étiqueté, mis sur fiches. Puis, comme il fallait récolter sur place, avant qu'ils ne disparaissent, les vocabulaires patois des différentes parties du pays, les « Trois Suisses » surent entourer de nombreux collaborateurs régionaux. La ruche était dès lors en travail: de partout les abeilles apportaient le suc de leurs investigations, que, dans les cellules, un labeur incessant transformait en miel.

Il fallut pour cela un effort de vingt-cinq ans, un quart de siècle, pendant lesquels on enquêta, contrôla, accumula, tria, séparant les plantes folles, les « outsiders », des plantes savoureuses de notre terroir. Un million et demi de fiches recurent cette « substantifique moelle ». Enfin, ces jours seulement le premier fascicule du « Glossaire » naquit.

Oui, le « Glossaire des patois de la Suisse romande » avait vu le jour, « soulageant nos consciences » patriotiques, pour employer la jolie expression de M. Piaget. Entendons-nous du reste au sujet du mot « Glossaire ». Il ne s'agit pas ici d'un de ces dictionnaires comme il y en a beaucoup, semblables aux ossements desséchés du voyant hébreu. Chacun des articles du « Glossaire » est au contraire un être